

DE L'ÉPONGE ET DE L'OURSIN

La curiosité, ça s'excite. On le dit, « exciter la curiosité ». Mais la curiosité s'excite elle-même, s'émoustille, déclenche sa mise en éveil, son aguet, son appétence à l'étrangeté, à la pure découverte.

Encloses dans des cabinets vitrés, des curiosités provoquent notre curiosité. Exposées aux regards, elles suscitent attention, surprise amusée ou interloquée, réjouissance voyeuriste, préludes à réflexions et interrogations.

Grâce à elles, nous redevenons – certains diront « enfants », je dirais « humains curieux », c'est-à-dire ouverts au coutumier bizarre, à l'inhabituelle conjonction.

Car, si dans les cabinets de curiosités du XVII^e et XVIII^e siècle, des montages d'éléments provenant de divers animaux créent des monstres fantasques se mêlant aux réalités animales ou végétales, Jean-Luc Bichaud place en côte à côte, et ce, le plus simplement du monde, le naturel et l'artificiel. Artificiel au sens d'un artisanat ou d'une industrie, parfois la plus technologique.

Ainsi, en va-t-il de la succession d'éponges marines dans leurs différentes formes et circonvolutions jusqu'à l'éponge récurant nos casseroles.

Démonstration de visu est faite : il faut nous rendre à l'évidence, à partir de maintenant la théorie de l'évolution se perpétue, Darwin doit désormais ingurgiter nos objets fabriqués. L'évolution de l'animal éponge (oui, une éponge est bien un animal, rappelez-le-vous lors de votre vaisselle) est parvenue à ce stade géométrique calibré. Ce spongiaire rectangulaire est bien le fruit d'un processus évolutif, qui certes n'a pas pris des millions d'années, mais est totalement naturel. Ce cas certes spongieux est néanmoins flagrant.

Dans la vitrine, cette évolution se fait sans heurts, dans la logique d'une continuité du vivant à l'inerte, du glissement du naturel vers l'artificiel que nos époques contemporaines seraient enfin parvenues à engendrer. Or on pourrait presque l'admettre, tant nous devenons séparés de notre milieu naturel ; milieu naturel dont la disparition efface peu à peu son origine vivante.

Doit-on en sourire ou s'en désespérer ? Peut-être les deux, tant la délicatesse facétieuse des œuvres de Jean Luc Bichaud nous désigne ce glissement, l'air de rien.

Autre vitrine, autre sujet ; autre titre : Test Oursins.

D'emblée, on relève l'absence flagrante de l'oursin, animal dont la vision nous aurait pourtant rappelé de conviviales oursinades.

Ici, des déclinaisons hérissées qui ne manquent pas d'intriguer.

Mines de critérium, pomme, disque métallique auraient, par le plus grand des hasards, croisé un jour la route de l'oursin avant que celui-ci ne disparaisse, roulant de Charybde en Scylla jusqu'aux noires abysses, et, séduits, auraient tenté une ressemblance. Dès lors, les mines charbonneuses adoptèrent le hérissement pointu du pompon ; la pomme, le pointillisme d'épines d'acacia, interdisant le croquant de n'importe quel Adam ; la rotondité lisse du métal, des pointes acérées - mais quels prédateurs peuvent-elles avoir ces lames de scies circulaires pour adopter pareil système défensif ? – tous offrant des tentatives, plus ou moins réussies, et là est bien évidemment l'humour de l'artiste, d'un mimétisme d'avec l'absent.

Car nous l'avons bien compris, le parcours est inverse à celui de l'éponge. Il s'agit d'un cheminement certes évolutif, non vers l'attirante douceur, mais vers le répulsif piquant.

Que ces cabinets, enfermés dans un musée, c'est-à-dire dans ce purgatoire de disparitions, nous rappellent la condamnation à l'obsolescence de nos objets, des plus utiles aux plus décoratifs. Soit, mais il se pourrait qu'à considérer ceux-là, qui jusqu'alors n'existaient pas, l'artiste se place comme simple découvreur – définition s'il en est de l'artiste.

Un découvreur qui nous offre en partage ce constat : la curiosité d'une fantaisiste préciosité n'est pas ridicule.

H. LANSCOTTE